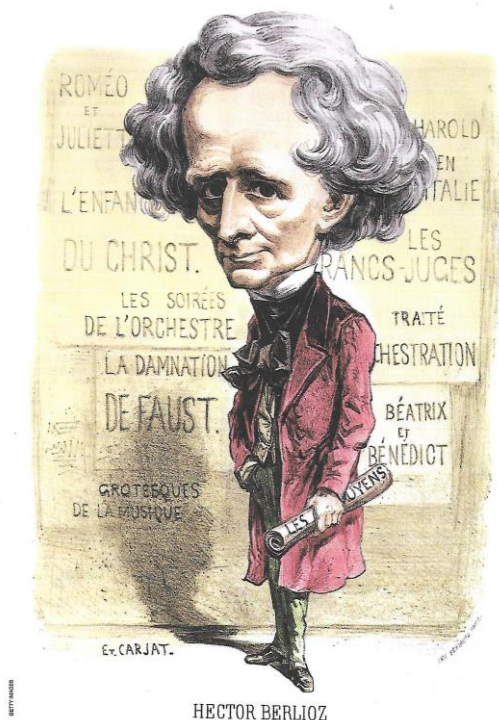


## De Vérone...à la Côte-Saint-André Août 2019

« Fêter Berlioz dans son village une année de commémoration nationale – le 150<sup>ème</sup> anniversaire de sa mort – c'est le fêter plus que jamais et tenter de produire à la Côte-Saint-André une programmation berliozienne magnifique, déraisonnable même ! » Bruno Messina, directeur du Festival Berlioz.

Le soir du 28 août nous arrivons en fin d'après-midi dans la cour du château Louis XI, quelques heures avant d'entendre « Roméo et Juliette », une composition qui n'est pas un opéra mais une symphonie dramatique avec chœurs.



Berlioz avait vu la représentation du drame shakespearien douze ans plus tôt à Paris et ce fut une de ses expériences les plus profondes. « *Shakespeare en tombant sur moi me foudroya...Je reconnus la vraie grandeur, la vraie beauté, la vraie vérité dramatique* » phrase citée dans ses Mémoires. Je souligne à dessein ces trois termes qui traduisent les exigences, les aspirations de son univers.

Que nous suggère la destinée tragique d'un amour sans espoir vécu par deux très jeunes gens, un drame intemporel dont la passion amoureuse, la haine ancestrale de leurs familles et la mort sont au cœur de l'histoire, histoire mythique aux lointaines origines qui, après Shakespeare, a inspiré poètes, dramaturges, cinéastes, musiciens, chorégraphes.

Pensons à la belle suite musicale composée par Prokofiev qui a inspiré le chorégraphe Kenneth Macmillan dont nous avons vu le ballet à la Scala en 2010 : les deux jeunes danseurs ont fait naître une émotion intense (que j'ai rarement ressentie au cours d'un spectacle de danse !). N'oublions pas « I Capuleti e Montecchi » opéra de Bellini, ou le film de Zeffirelli, drame sentimental et lyrique.

Comment ne pas voir une correspondance entre l'histoire dramatique et l'homme, idéaliste à la recherche de l'amour absolu et sublimé, dont la vie amoureuse connut autant d'exaltation que d'échecs ? Souvenons-nous du coup de foudre qu'il éprouva pour Harriet Smithson dans le rôle d'Ophélie (elle a aussi joué le rôle de Juliette) : sans doute plus épris du personnage incarné que de la femme elle-même, car plus que de l'actrice, ne s'est-il pas enflammé pour l'image sublimée de la femme ?

Sur ce thème Berlioz n'a pas écrit un opéra mais une œuvre symphonique où les émois, les sentiments, le désespoir sont exprimés par les instruments : langue instrumentale plus riche, plus variée. Infiniment plus puissante que la langue vocale, selon ses propres termes L'œuvre est créée à Paris en 1839 devant un parterre d'artistes et dirigée par le compositeur lui-même. Comme dans les tragédies grecques le rôle du chœur est de narrer les actions qu'expriment les instruments. Wagner, présent à la troisième représentation est ébloui : « *Nous devons honorer Berlioz comme le véritable rédempteur de notre monde musical* ».

« *La difficulté majeure consiste à révéler son unité bien réelle. Seule une minorité de chefs parvient à saisir l'architecture d'ensemble et à restituer sa splendeur* » Patrick Favre-Tissot-Bonvoisin.

L'orchestre et le Chœur du Théâtre Mariinski nous ont révélé la palette sonore riche des nuances d'une partition complexe - plus variée que la musique vocale, selon la conception du compositeur. Valery Gergiev a assuré la cohésion des musiciens et choristes par sa direction engagée, « *démiurge modeste qui insuffle l'énergie* » comme l'a qualifié un critique. « *Ma gestique est floue et j'embrouille plus les orchestres que les autres chefs. Comme ils sont embrouillés (sic) ils font plus d'efforts pour s'y retrouver, et cela augmente l'attention* » Valery Gergiev parlant de lui-même !... Comme dans les tragédies grecques le rôle du chœur est de narrer les actions qu'exprime l'orchestre. Son rôle est capital dans les actes III et IV quand se nouent les éléments du dénouement tragique qui amènent au Final grandiose : douleur, consternation, cris de haine, avant la réconciliation à laquelle le Frère Laurence a exhorté les deux familles.

Un chant sobre et douloureux de Mikhaïl Petrenko (que nous avons vu à Genève dans le rôle de Boris) fait naître une émotion qui atteint un sommet dans son crescendo dramatique.

Berlioz souvent mécontent des chefs qui dirigeaient ses œuvres, aurait, je pense, apprécié cette interprétation de ses pages musicales avec ses contrastes, sa puissance, sa tendresse, et l'excellence du Chœur, son articulation soignée dans notre langue aux accents si éloignés de la langue russe.

« Nul n'est prophète en son pays » : l'adage s'applique t-il à Hector Berlioz dont on dit qu'il a été, est encore un compositeur mal aimé ? Certes il a souffert de n'être pas toujours reconnu, en France surtout, alors qu'il a connu de grands succès à l'étranger (à Vienne, en Allemagne, en Russie).

La Côte-Saint-André lui apporte une belle revanche. Mal aimé ? Tempérons ce jugement car il eut de nombreux admirateurs : Paganini « *Beethoven disparu, seul Berlioz peut le faire revivre !* », Wagner, Spontini qui fut aussi son maître, Lesueur, Saint Saëns... sans compter ses amis, Franz Liszt (dont la générosité a permis de faire connaître ses œuvres), Delacroix, Théophile Gautier, Pauline Viardot... Auprès de ceux-là il a trouvé plus que de l'estime, une vraie reconnaissance de son génie.

Que le public mélomane et la critique des gazettes de l'époque n'aient pas été réceptifs à l'aspect novateur de sa création me semble compréhensible, particulièrement dans la première moitié du 19<sup>ème</sup> siècle quand triomphe Rossini, que Auber, Meyerber voient leurs ouvrages lyriques affichés dans les salles parisiennes, sans compter que « *les grands théâtres subventionnés ne se tirent vraiment d'affaire que grâce aux compositeurs du XVIIIème siècle qui n'ont rien perdu de leur prestige* » Patrick Barbier

Le public familial de tels répertoires n'était pas prêt à se laisser surprendre (déranger ?) par des œuvres en décalage avec une tradition classique et romantique. N'est-ce pas encore le cas de nos jours avec notre crainte d'aborder la musique contemporaine ?

Fondé il y a 40 ans, le Festival de la Côte-Saint-André a vu grandir sa renommée qui dépasse nos frontières. Sa programmation diversifiée reste toujours centrée sur Hector, son héros né ici en 1803. Les habitants s'impliquent dans le déroulement des manifestations, en témoignent l'efficacité souriante des bénévoles, et, cette année la construction d'un imposant cheval de Troie (6 mètres de haut) réalisé dans la commune, en référence à l'opéra « Les Troyens ».

Une belle revanche pour celui qui a été longtemps mal aimé aujourd'hui mis à l'honneur cent cinquante ans après sa mort.

Jacqueline Toutain

*Il me semble qu'on devrait dire ceci : l'amour ne peut pas donner une idée de la musique  
la musique peut en donner une de l'amour ...ce sont les deux ailes de l'âme. (H. Berlioz, Mémoires)*